

RAPHAËL MALKIN

MUSIC SOUNDS BETTER WITH YOU

LE MOT ET LE RESTE

2015

Là, dans la boîte la plus branchée de la ville la plus branchée, et bien si la fin du monde arrive, on sera au centre de la Supernova.

Crié dans la foule du Queen, à Paris, un mercredi soir de 1997.

à Laura.

MARS 1987

UN AIR DE RASTIGNAC

Voilà un an que l'officier Philippe Cerboneschi traîne ses bottes sur le tarmac de l'aéroport de Balma, camp de base de la onzième division parachutiste de l'armée de terre installé dans les environs de Toulouse. Sergent-chef infirmier, il dispose d'une chambre personnelle et reçoit une paye mensuelle de mille francs. Ce sont bien là les seuls avantages que le jeune homme de dix-huit ans, engagé pour un an de service militaire, trouve à sa situation. À vrai dire, le garçon ne colle pas vraiment avec la figure du soldat téméraire. À la cantine, face à certains de ses compagnons d'armes qui aiment se remémorer cette libération d'otage au Katanga ou cette opération commando au Tchad, lui n'a rien d'autre à partager que son amour du hard-rock et sa passion pour Metallica. S'il y avait une batterie dans le coin, il leur montrerait à tous ce qu'il sait faire avec des baguettes. Panzer Faust et Samhain, ce sont les noms des groupes dans lesquels il a joué, dans le garage de l'une de ses tantes. La nuit, quand ses camarades sautent sans sourciller de l'avion vrombissant pour plonger dans le vide, lui hésite toujours. Il se ferait presque dessus. Il déteste la sensation de la sueur séchée qui vernit sa peau et les plis des coutures de son uniforme. C'est une trace de sa couardise. Pourtant, tous les sauts à cinq mille pieds, mais aussi les marathons à flancs de montagne, le paquetage de quinze kilos, les armes, et le fichu béret rouge de la division, Cerboneschi les a voulus. Filer à l'armée, c'était le seul

moyen de quitter Aix-les-Bains. Y rester, c'était la garantie de s'égarer, de s'attirer des ennuis. Avant de rejoindre l'armée, Philippe avait les manières roublardes.

Lorsqu'il retourne à Aix, il a changé. Cette année de service l'a transformé. Il sait panser une plaie, remettre une épaule en place, piquer une cuisse si besoin. Mais il ne sait toujours pas ce qu'il veut faire de sa vie. Il y a bien l'affaire familiale. Son cousin s'occupe d'un bel hôtel aux balcons de bois installé aux pieds des pistes, à Val d'Isère: Le Blizzard. L'hôtellerie, Philippe connaît, alors il se trouve un boulot de commis chez un ami de la famille, à Courchevel. C'est la saison d'hiver. Il aime papillonner ça et là au milieu des clients. Il balade son regard bleu eau de source, flatte les rombières et charme les demoiselles. Il fricote même. Il aime les filles parisiennes qui ont quelque chose que celles du coin n'auront jamais. Une allure, mais aussi tout le reste. Chaque mot qu'elles prononcent, chaque geste qu'elles font lui semble plein de panache et de noblesse.

Le patron de l'hôtel veut amuser ses clients le soir, il faut de la musique et Philippe doit acheter un piano qu'il ramène en camionnette jusqu'à Courchevel. À une station essence, il cherche du regard le nouveau numéro de *Rock&Folk*. Avec *Best*, et l'anglais *Kerrang!*, c'est l'un des rares canards qu'il achète depuis qu'il est adolescent. Longtemps, il a aimé décortiquer les pages des petites annonces recensant les cassettes vidéos de concerts proposées à la vente par des particuliers. Cette fois, aucun ne figure sur les portants. Il lâche finalement ce qui lui reste de monnaie dans l'achat de *Paris Magazine*. On y parle de ce qui fait le sel de la capitale ces jours-ci. Philippe aime être au courant, ça lui donne l'impression d'être un garçon de la ville. Au détour d'une rubrique, il tombe sur un reportage proposant aux lecteurs

de partir à la découverte d'un studio d'enregistrement récemment inauguré. L'article est surmonté d'une photo tout en longueur de l'endroit, tanière boisée magnifique au milieu de laquelle trône un drôle d'établi habillé d'une toile de boutons de toutes les formes, rond, carré, rectangulaire, en étoile, et de toutes les couleurs, du doré lumineux au bleu nuit. On dirait un vaisseau spatial. Le papier explique que bon nombre d'artistes font étape dans ce studio pour travailler leurs compositions. Le texte ne dépasse pas quatre colonnes mais suffit à exciter Philippe: il n'y connaît rien à toutes ces bidouilles, mais c'est là qu'il veut bosser. Il appelle une de ses bonnes amies d'Aix, croisée dans le Sud à la fin de son service militaire: celle-ci est en couple avec Michael Jones, guitariste de Jean-Jacques Goldman. Sait-on jamais ?

Le 11 mars 1987, le voilà Gare de Lyon, un baluchon sur l'épaule. C'est la deuxième fois qu'il vient à Paris. Il a rendez-vous aux studios d'enregistrement Marcadet où Michael Jones lui a proposé, un peu à la volée, de le retrouver pour observer les lieux, découvrir. L'Aixois ne s'est pas fait prier. Le studio Marcadet est installé au milieu d'une longue enfilade d'entrepôts, derrière le périphérique Nord. C'est un décor de tôles ondulées, jalonné de parkings gris déserts où les seules personnes que l'on croise filent à toute allure avant de disparaître. On le guide jusqu'à la salle d'enregistrement. Tout est là, comme sur cette photo de *Paris Magazine*. Les lambris parfaitement lustrés, ces enceintes gigantesques suspendues au plafond et puis cette console, longue comme une table de banquet, avec ses boutons et ses couleurs. Laisse seul dans la pièce, Philippe attend ceux qui savent dompter cette calculatrice géante, les ingénieurs du son Dominique Blanc-Francard, Jean-Philippe Bonichon, et un de leurs assistants, communément appelé "Tête de Mort". Dans la

pénombre des studios Marcadet, avec “DBF” et “JPB”, on ne négocie pas, on laisse faire. La formule des deux hommes a suffisamment fait ses preuves. Pour autant, Blanc-Francard et Bonichon ne sont pas non plus des techniciens pétris de rigorisme chirurgical. Voilà deux types qui aiment souffler pendant le boulot. Il n’est pas rare qu’un joint traîne, par exemple. Tandis que Michael Jones fait vibrer les cordes de sa guitare dans la cabine, JPB demande à la cantonade qu’on lui en roule un. Philippe sait y faire. Personne ne sait vraiment qui il est et ce qu’il fiche là, mais on le laisse faire, le regard un peu amusé. Qu’il a l’air étrange ce gus, avec ce coutelas et cette lampe torche suspendus à sa ceinture. Enfin, s’il sait rouler, c’est qu’il doit être bon.

Bonichon lui propose de devenir illico son assistant. Sur le tas. À croire qu’au Studio Marcadet, ses qualités sont reconnues. Philippe doit repartir le lendemain à Aix par le train de 13 h 10. Il n’hésite pas une seconde. C’est oui, et peu importe le reste. Le studio, Paris, il n’y a que ça qui semble compter. Et puis, pour rien au monde il ne retournerait à Aix. Grâce à quelques sous envoyés par le clan savoyard, il se dégotte une turne ridicule, non loin du Pont de Garigliano, dans le XVI^e voisin. Un quartier isolé, situé à une grosse dizaine de stations de métro du cœur de la ville, mais qu’importe : vivre dans le XVI^e n’est-il pas le comble du chic parisien ? Philippe a enfin l’impression d’en être. Dès qu’il aura un peu d’argent, il s’achètera une paire de gants Hermès fourrés, comme ceux que portaient les Parisiens, au Blizzard de Val d’Isère.

DÉCEMBRE 1989

BIDOUILLE SUR LA FM

Petit à petit, NRJ a fini par envahir tous les étages de l'immeuble situé au 58, avenue d'Iéna, à deux pas de la place de l'Étoile, à Paris. En 1987, six ans après le lancement des radios libres orchestré par Mitterrand et son gouvernement, la radio a réussi à s'imposer comme l'une des stations les plus puissantes de la FM. Grâce à un important maillage de radios locales partenaires, NRJ diffuse désormais dans tout le pays. Jean-Paul Baudecroux, le fondateur de la boîte, aime motiver ses troupes en criant à tue-tête qu'il faut rester à tout prix « la première radio musicale de France ». Il faut cultiver cette ligne commerciale nette qui fait, sans scrupule, la part belle aux tubes du moment, où se croisent Johnny Hallyday, Jean-Luc Lahaye et Jean-Jacques Goldman, annoncés avec emphase par les animateurs du moment : Phil Barney, Mitsou ou bien Serge Repp. Dimitri Yerasimos, lui, n'a jamais été un fan de la bouillabaisse musicale de NRJ. Ce jeune parisien de vingt-quatre ans qui sait manier avec subtilité l'art du dédain ne semble pas correspondre à la bonne franquette *corporate* que l'on cultive dans les studios et les bureaux. C'est un type réservé, parcimonieux dans ses prises de parole. Reste que lorsqu'on lui propose de prendre les rênes d'une émission chez NRJ, il ne se pose pas vraiment de question. Le grand public, ça ne se refuse pas.

Adolescent, Dimitri a toujours été un fan de radio. Dans sa chambre de l'appartement familial du XIII^e arrondissement, il aimait jouer à l'animateur en murmurant dans un micro avant d'aller piocher un vinyle dans sa collection, le *Sex Machine* de James Brown, acheté Chez Clémentine, un disquaire de

Montparnasse, ou les bandes originales de Lalo Schifrin offertes par sa mère. Branché sur la FM, Dimitri écoutait le Hit des Clubs de WRTL. Parfois, l'animateur Bernard Schu diffusait des versions longues des morceaux, soudainement transformés par des rebonds inattendus, des accélérations géniales. Des remix. Dimitri adorait cette manière surprenante de rafraîchir les morceaux. Et puis il y avait le Manhattan Show, aussi, sur Mercure. Pour connaître le nom des titres diffusés, il fallait guetter ce fameux jingle qui, au détour de l'une de ses courbes, lâchait un numéro de téléphone. Au bout du fil, un type proposait de venir acheter le disque ! Il fallait alors suivre à la trace le plan. On s'enfonçait dans Paris, pour finir par tomber sur une porte cochère au fond d'une rue du XIV^e. Après avoir sonné à un interphone, on descendait un escalier au bout duquel on tombait sur une cave exigüe. Là, quelques types vendaient et s'échangeaient des 45-tours d'electro-*rap*, de funk et de proto-garage. Dimitri avait l'impression d'appartenir à une société secrète, une communauté d'esprit.

Rapidement, Dimitri s'était mis à ouvrager. Il faisait des *edits*, comme on disait à la radio. Il branchait son unique platine, sur laquelle il jouait un disque, à un magnétophone ; il fallait ensuite faire montre d'agilité et de réactivité pour pousser le bouton « pause » au bon moment afin de capturer le meilleur passage du morceau. La répétition de cette manipulation était censée créer un catalogue d'extraits sonores que Dimitri tentait d'enchaîner pour construire un ensemble mélodique homogène. Avec ses appareils, Dimitri fondait les musiques les unes dans les autres, accrochant une boucle à une note, tressant des titres où le funk faisait fuir le disco pour mieux le retrouver, torrent fluide et agité à la surface duquel apparaissait les rythmes d'Arthur Baker et les envo-

lées racées du label américain Streetwise. Peu à peu, il était devenu maestro, champion de ces sillons qu'il avait fini par faire tourbillonner dans le bon sens. Dimitri avait aussi l'habitude d'écouter ses productions en tournant le volume de son petit ampli presque au maximum, transformant ainsi tout l'appartement en immense caisse de résonance, libérant à chaque fois le même ballet comique. La poignée de la porte vibrait, le sol tremblait, et le père vociférait. Il faut dire que ce dernier ne saisissait pas grand-chose à tout ça. Chaque jour, il se demandait ce que son rejeton pouvait fabriquer, enfermé dans sa chambre. Dimitri, lui, n'avait jamais trouvé l'occasion pour introduire ses passions du moment à celui qui n'avait jamais juré que par Bach. Ce grec qui avait embarqué sa femme et son fils unique à Paris à la fin des années soixante-dix, après avoir quitté Istanbul, n'était pas un père à la complicité facile. Il avait la froideur et la sévérité de ces sympathisants gauchistes qui enfouissent profondément leurs émotions pour se concentrer sur l'essentiel : cette société qu'il faut à tout prix changer pour le bien des masses. Professeur d'urbanisme, cofondateur de l'Université libre, Monsieur Yerasimos, préférait prendre le thé avec ses étudiants et réfléchir à demain, plutôt que de laisser son fils lui présenter son tohu-bohu.

Inscrit un peu par hasard aux Langues-O, en japonais, Dimitri avait lâché au bout de la deuxième année. Le jeune homme n'avait finalement plus qu'une obsession : que l'on diffuse sa musique. Il déposa au copain d'une amie qui travaillait au standard de C FM, l'ancêtre d'Europe 2, l'une de ses cassettes faites mains. Très vite, RLP, l'animateur phare de Radio 7, l'informait vouloir en passer un extrait une fois par semaine dans son émission. « Le réedit de la semaine par Dimitri » était lancé.

Quelques semaines plus tard, Dimitri atterrissait dans les studios de La Voix du Léopard. La radio, qui venait alors de se renommer Skyrock, cherchait quelqu'un pour animer sa case club. Le patron voulait satisfaire cette audience « branchée », comme disait *Actuel*, amatrice de nouveautés, dont la fidélité pourrait, à terme, pérenniser l'existence de la station encore fragile à l'époque. Il fallait étonner, faire découvrir, emmener les gens « quelque part ». À peine Dimitri avait-il préparé une maquette qu'il était embauché. Son air de s'y connaître avait sûrement suffi à convaincre le directeur de la radio. Voilà comment à vingt-deux ans, Dimitri s'était retrouvé dans un sous-sol du Forum des Halles. Tous les vendredis et samedis soir, de 2 à 4 heures, il ravissait les insomniaques, excitait les fêtards fourbissant leur énergie avant de partir filer sous les lumières d'une boîte de nuit. Seul dans sa cabine, Dimitri rêvait de transformer à coups de platines magiques l'auditeur de Noisy-le-Sec ou de la Porte de Choisy en danseur du Paradise Garage de *downtown*. Deux ans après, Dimitri se retrouvait à jouer les DJs de studio chez NRJ, venue le débaucher pour continuer ses mix, le samedi soir de 20 à 22 heures. Échappant aux playlists et à la course à l'audience, Dimitri pourrait faire ce que bon lui semble. Paris avait encore une chance de devenir New York. Du moins sur les ondes.

Au 58 de l'avenue d'Iéna, Dimitri fait équipe avec Éric. Un type, qui se fait appeler "Smicky" à l'antenne et qui raffole, notamment, de ces costumes à épauettes aux faux airs de combinaisons spatiales qui sont si tendance. L'émission est parfaitement réglée: Smicky anime de sa voix chaude tandis que Dimitri s'occupe de la programmation. Le NRJ Club diffuse une sélection de tubes dance: le swing énervé et crypto-informatique du Criminal Element Orchestra et son

« Put The Needle To The Record », l'électro martelée par un orchestre de percussion du Todd Terry Project, avec « Bango (To The Batmobile) », ou encore le groove tendance new jack de Sybil, si douce quand elle lance son « Let Yourself Go ». Et puis ces disques latin hip-hop que Dimitri présente à Smicky, comme « une extrapolation pop du son d'Afrika Bambaataa », du nom de ce pionnier du mouvement hip-hop, et ces morceaux qui font, paraît-il, fureur à la Fun House, le pendant hétéro ghetto du Paradise Garage, à New York. Après un court silence, le gimmick « Joli travail, Dimitri », un extrait d'un vieux film des années cinquante déniché par le DJ, vient conclure deux heures éreintantes. De l'autre côté du poste, Dimitri aime imaginer son auditeur en nage, rincé par cette musique qui pousse à brasser l'air avec ses bras en sautillant comme un boxeur s'exerçant à la corde à sauter.

Le reste du temps, il traîne chez tous les disquaires parisiens : New Rose, le magasin new wave du Quartier Latin, Champs Disques sur les Champs-Élysées, la Fnac Montparnasse, où son vieux copain, Thierry, un fan du Paradise Garage à l'allure maniérée, le fournit en nouveautés. Il compulse le cahier de chroniques des pages dance de l'hebdomadaire *Record Mirror* et note les disques qui recueillent le plus d'enthousiasme. Toutefois tout n'est pas disponible en France. Il faut appeler Londres, New York et Chicago pour espérer recevoir un disque promo plusieurs semaines plus tard ou alors partir là où la musique bouillonne comme jamais. Londres n'est pas loin. Après avoir embarqué dans un train jusqu'à Calais, pris le ferry puis attrapé un wagon anglais, Dimitri se retrouve régulièrement à Soho, le quartier des disquaires. Il se montre suffisamment habile et persuasif pour convaincre les vendeurs de consentir à lâcher des disques qu'ils gardent jalousement sous leur comptoir. Pour un Anglais, le Français

est un ringard bien incapable de comprendre les subtilités proposées par une musique comme la dance.

À partir du mois de décembre 1989, Dimitri s'impose seul aux manettes de son émission, calée cette fois le dimanche, de 20 à 21 heures. C'est le NRJ Megamix. Les morceaux proposés reflètent toujours plus les goûts et les scènes auxquelles il s'affilie. La house d'Ultra Naté les premières rêveries colorées du New-Yorkais David Morales, le rare groove anglais de Norman Cook viennent petit à petit saupoudrer l'émission de leurs émotions. Dans les couloirs, on l'appelle « L'extraterrestre ». Pour cette musique étrange qu'il s'entête à passer le samedi mais aussi à cause de ses manières. Deux ans après son arrivée à NRJ, Dimitri reste un mystère. Personne n'a vraiment réussi à mettre à nu ce grand type qui file dans les couloirs en ayant constamment l'air de marcher sur la pointe des pieds comme s'il était monté sur ressorts. Les rares fois où on le trouve dans la salle de réunion, les blagues et les ragots lâchés par les autres salariés de la radio le laissent toujours de marbre. Sa froideur intimide. Il aimerait qu'il en soit autrement. Il n'attend que ça de pouvoir parler de Chicago, de la house, de lui. Il rêve de se trouver des complices. Mais qui, donc ? Où sont ces gens qu'il a croisés un jour dans une cave du XIV^e ? Et où sont les autres ? Sûrement pas à la radio, non. Ni même devant leur poste. En fin de compte, Dimitri est persuadé que ceux qui l'écoutent ne sont pas des vrais fans. Les passionnés n'écoutent pas NRJ, ils sont ailleurs.